

Il aura suffit

Sur les terres brûlantes de l'enfer
J'ai humé le parfum doux et amer
De plantes aux plaisirs éphémères

Là, aux limites de l'impensable
Où il n'existe ni dieu ni morale
J'ai goûté aux fleurs du mal

Je me suis enivré de boissons fortes
De celles dont le nectar vous emporte
Et puis vous abandonne, l'âme morte

Avec mes démons, il m'a fallu en découdre
Par des nuits d'orages au ciel de foudre
J'ai respiré l'odeur âcre de la poudre

De ces visions dont je ne peux détourner le regard
Il me reste parfois, certaines nuits, des cauchemars
Me laissant ainsi au petit matin, les yeux hagards

Mais, il aura suffit de quelques mots
À la saveur douce et sucrée d'un sirop
Pour apaiser, enfin, mon mal et mes maux

La rentrée

De nouveau, il pousse cette porte
Un sentiment d'amertume l'emporte
Voilà, déjà, il regrette

Les senteurs de l'enfance
Le temps des vacances
Celui de l'insouciance

Sous le regard des parents émus
Des petits pleurent sans retenue
D'autres à part, se sentent exclus

Lui, a retrouvé ses copains
Un dernier signe de la main
Et il en oublie son chagrin

Une cloche enfin qui sonne
La voix du maître qui résonne
Voici les enfants en colonne

Silencieux, ils avancent
Deux par deux, en classe
Pour eux, l'année commence

L'automne de la vie

Les enfants se sont envolés
Vers une nouvelle destinée
Les voici seuls maintenant
Un face-à-face oppressant

Elle a besoin d'être rassurée
Lui, ne rêve que de liberté
Pourtant, il ne cesse de l'aimer
Malgré les jours et les années

Les voici, aujourd'hui
À l'automne de la vie
C'est le temps des cheveux gris
Où une nouvelle page s'écrit

Bien sûr, ils vieilliront ensemble
Il y aura des demains, semblables
À des jours de joie et de bonheur
Plein de tendresse et de douceur

Elle avait la jupe légère

Elle avait la jupe légère
Et de grands yeux clairs
Elle attirait la convoitise
Elle attisait la jalousie

Ses cheveux, tels les blés
Ondulaient au vent d'été
D'après le qu'en-dira-t-on
Elle était la fille du démon

Elle était un peu friponne
Elle était plutôt coquine
Moi, qui l'ai bien connue
Elle n'était pas de la rue

C'était une fleur sauvage
Libérée et pas très sage
Elle avait la jupe légère
Et de grands yeux clairs

Hors limite

Il a parfois franchi les limites
Vagabondant en zone interdite
Goûté au fruit défendu
Navigué en mer inconnue
Poussé par un vent de déraison
Sur les plages de la passion
En quête de terres nouvelles
Où il s'est brûlé les ailes
De ces histoires inopportunes
Il en a fait mauvaise fortune
De ces errances il en est revenu
L'âme brisée, le cœur décousu
Couvert de profondes cicatrices
Source de folies et de souffrances
Accoudé au bar de l'enfer
Il écluse son dernier verre
Sous le regard bienveillant
Du taulier, un certain Satan
Même si le temps passe
Et que rien ne s'efface
Son horizon s'éclaircit
Enfin heureux, il sourit !

Mes mains

Ah! si mes mains pouvaient parler
De ces choses à jamais refoulées
Ce que la parole ne peut dire
Elles pourraient te le décrire

Regarde les bien ma petite, regarde-les !
Ce qu'elles ont fait, tu ne peux l'imaginer
Elles se sont souillées de sang
Elles ont serré celles de Satan

Mais elles ont aussi tenu tes menottes
Elles t'ont guidée, elles t'ont conduite
Sur les chemins caillouteux de la vie
Malgré les difficultés et les ennuis

Elles ont aligné sur du papier
Des mots à la saveur acidulée
Des peintures couleurs pastel
Insignifiantes et irréelles

Ces mains usées par le temps
Ne les rejette pas mon enfant !
Bien que marquées par la vie
Elles sont le lien qui nous unit

Madame

J'irai jusqu'au bout de votre désir
Vous faire connaître l'ultime plaisir
Là, où le corps enfin s'affranchit
D'une morale ignorant la folie

Dans la chaleur de votre couche
Quand nos corps se touchent
Vous serez mienne
Vous serez chienne

Telle une fleur s'illumine
Par le bourdon qui la butine
Vous m'offrirez votre intimité
Au désir brûlant de ma virilité

L'automne

De cette terre enfin mise à nue
S'évapore telle une âme perdue
Qu'un petit vent frais d'automne
Disperse de par la campagne
Une brume légère et ouatée
Mélangée au parfum acidulé
D'une terre, enfin mise en repos
Seul, les cris rauques des corbeaux
Se gavant d'un repas savoureux
Au plus profond de ces sillons
Que trace un vieux percheron
Heureux, malgré l'habitude
Perturbent cette douce plénitude
Dans le ciel, des nuages capricieux
Poussés par un petit air malicieux
Comme une bande d'enfants
Se chamaillent joyeusement

La ville basse

Dans les ruelles de la ville basse
J'y ai noyé le temps qui passe
Bien loin du port et de sa rade
De l'autre côté de la rambarde

J'ai abandonné en ces lieux, mon âme
Dans des bars et des bouges infâmes
Broutant par une chaleur oppressante
D'étranges feuilles euphorisantes

J'ai souvent bu jusqu'à la lie
Avec des filles de mauvaise vie
Des liqueurs d'alcool frelaté
Me laissant hagard et enivré

Sous les tôles ondulées de ces taudis
J'ai cédé aux charmes de filles somalis
Cachant sous des étoffes chatoyantes
Leurs corps aux courbes provocantes

Dans les ruelles de la ville basse
J'y ai noyé le temps qui passe

Le diable marcha à nos côtés

Sous le feu et dans la peur
Dans la nuit, dans l'horreur
Dieu nous ayant abandonnés
Le diable marcha à nos côtés

Derrière les portes de l'enfer
Dans la jungle et les rizières
Dieu nous ayant abandonnés
Le diable marcha à nos côtés

Dans le Rif et dans les oueds
Sous le soleil brûlant du bled
Dieu nous ayant abandonnés
Le diable marcha à nos côtés

De Camerone à Kolwezi
De Sidi Bel Abbès à Djibouti
Dieu nous ayant abandonnés
Le diable marcha à nos côtés

Le dernier condottiere

Il était l'homme des terres lointaines
Le soldat des batailles incertaines
Mercenaire d'un monde disparu
Au royaume des soldats perdus

D'un carré rouge, il en fit son emblème
Sur cette terre d'Afrique, il prit les armes
Combattant au côté du peuple noir
Où son nom entra dans l'histoire

Sans aucun doute, un chien de guerre
Mais peut-être le dernier condottiere
Mercenaire d'un monde disparu
Au royaume des soldats perdus

La boîte

Il y a dans ma boîte aux trésors
Des mots à ne pas mettre dehors
Ceux auxquels je pense si fort
Ceux que je n'ose pas
Ceux que je ne connais pas
Ceux qui n'existent pas
Ceux que je voudrais inventer pour elle
Il y a des phrases, des images si belles
Des choses qui me semblent si irréelles
Je voudrais pouvoir les dire
Les entendre, les offrir
Les écrire, les décrire
La boîte est ouverte
Les mots sortent
Ma plume s'emporte
Je ne maîtrise plus rien
Je ne contrôle plus rien
Je laisse courir ma main
Doucement, petit à petit
La feuille se remplit
De mes quelques écrits

La poupée et le nounours

C'était un nounours
un gros nounours
Un peu pataud
Et pas très beau

C'était une poupée
Une bien jolie poupée
Au regard peu banal
À faire craquer l'animal

Elle aimait son poil soyeux
Il aimait ses beaux yeux
Elle aimait sa douceur
Il l'aimait dans son cœur

À l'orée du bois, elle s'est offerte
Pour la bête, une découverte
Une bien belle histoire
Et beaucoup d'espoir

Tatouage

Ces signes indélébiles sur sa peau burinée
Ce sont les images d'une vie tourmentée
Des souvenirs qui l'ont à jamais marqué

Des noms de femmes, le diable, la mort
Sur sa peau, s'affichent comme un décor
Tant d'histoires que parfois il se remémore

Ses amours, ses guerres, ses peurs
Tatoués sur son corps, dans son cœur
Pour toujours, jusqu'à sa dernière heure

Besançon

Sous le regard des sept collines
Le Doubs, tranquille, chemine
De son promontoire, la citadelle
Offre protection à la vieille ville

Enlacée par la boucle du fleuve
La cité s'abandonne à ses rêves
L'écrin de verdure du parc Micaud
Attire les enfants et les badauds

Sur l'esplanade, un certain Victor
Discrètement, consulte sa montre
Sur le quai, notre cher marquis
Avec grâce, se prête aux selfies

Le minotaure, entre Doubs et canal
Fièrement dressé sur son piédestal
Le regard, dans le sens du courant
Reprend son souffle, péniblement

Belle cité au lointain passé
Mère du temps et de la Comté
Fierté de tous les comtois
Je m'incline devant toi !